

Bulletin monumental

Tome 182-3 2024



Société française d'archéologie

Comité des publications

Élise BAILLIEUL
Maître de conférences, université de Lille
Françoise BOUDON
Ingénieur de recherches honoraire, CNRS
Isabelle CHAVE
Conservateur général du patrimoine, sous-directrice des monuments historiques et des sites patrimoniaux (ministère de la Culture)
Alexandre COJANNOT
Conservateur en chef du patrimoine, conservation régionale des monuments historiques Grand Est (ministère de la Culture)
Thomas COOMANS
Professeur, University of Leuven (KU Leuven)
Nicolas FAUCHERRE
Professeur, université d'Aix-Marseille
Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP
Général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en Histoire de l'art et archéologie
Étienne HAMON
Professeur, université de Lille
Denis HAYOT
Docteur en Histoire de l'art, université de Paris IV-Sorbonne
Dominique HERVIER
Conservateur général du patrimoine honoraire
Bertrand JESTAZ
Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études
Clémentine LEMIRE
Conservateur du patrimoine, directrice des musées de Châlons-en-Champagne
Emmanuel LI TOUX
Conservateur du patrimoine, responsable du pôle archéologie, conservation du Patrimoine de Maine-et-Loire
Emmanuel LURIN
Maître de conférences, université de Paris IV-Sorbonne
Jean MESQUI
Ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres
Jacques MOULIN
Architecte en chef des Monuments historiques
Dominique PARIS-POULAIN
Maître de conférences émérite, université de Picardie Jules-Verne
Philippe PLAGNIEUX
Professeur, université de Paris I Panthéon-Sorbonne, École nationale des chartes
Pierre SESMAT
Professeur honoraire, université de Nancy
Éliane VERGNOLLE
Professeur honoraire, université de Franche-Comté

Directrice des publications
Rédacteur en chef

Jacqueline SANSON
Étienne HAMON

Actualité
Chronique

Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP
Dominique HERVIER

Bibliographie

Dominique PARIS-POULAIN

Responsable administrative
Secrétaire de rédaction
Infographie et PAO

Lorella PIZZIGHELLA
Morgane MOSNIER
David LEBOULANGER

Selecteur

MARC SANSON

Bulletin monumental

Tome 182-3

2024

Toute reproduction de cet ouvrage, autre que celles prévues à l'article L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle, est interdite, sans autorisation expresse de la Société française d'archéologie et du/des auteur(s) des articles et images d'illustration concernés. Toute reproduction illégale porte atteinte aux droits du/des auteur(s) des articles, à ceux des auteurs ou des institutions de conservation des images d'illustration, non tombées dans le domaine public, pour lesquelles des droits spécifiques de reproduction ont été négociés, enfin à ceux de l'éditeur-diffuseur des publications de la Société française d'archéologie.

© Société française d'archéologie

Siège social : Cité de l'Architecture et du Patrimoine, 1, place du Trocadéro et du 11 Novembre, 75116 Paris.

Bureaux : 5, rue Quinault, 75015 Paris, tél. : 01 42 73 08 07

Revue trimestrielle, t. 182-3, Septembre 2024

ISSN : 0007-4730

CPPAP : 0124 G 86537

ISBN : 978-2-36919-207-7

Les articles pour publication, les livres et articles pour recension doivent être adressés à la Société française d'archéologie,

5, rue Quinault, 75015 Paris

secretariat-redaction@sfa-monuments.fr

Les publications de la SFA sont disponibles en vous adressant directement à la SFA

<https://www.sfa-monuments.fr/>

ou auprès de notre distributeur : les éditions Faton

<https://www.faton.fr/editions/sfa/>

BIBLIOGRAPHIE

Urbanisme

Philippe ARAGUAS, D'Ausone à Montaigne. Bordeaux au Moyen Âge, la ville et ses monuments, Saint-Quentin-de-Baron, Les Éditions de l'Entre-deux-Mers, 2022, 26 cm, 284 p., nb fig. dans le texte numérotées par chapitre. – ISBN : 978-2-37157-052-8, 28 €.

Voilà longtemps qu'était attendu un ouvrage proposant une synthèse sur le panorama architectural de la ville de Bordeaux et il faut saluer l'entreprise menée à bon port par Philippe Araguas. Si la genèse de la ville et de ses principales composantes religieuses et publiques avait été magistralement exposée dans le volume des *Atlas historiques des villes de France* publié en 2009¹, on ne disposait en effet d'aucune vue d'ensemble à jour sur la création architecturale dans la métropole de la Guyenne depuis le précieux livre de Jacques Gardelles, vieux de plus de trois décennies². Encore celui-ci s'attachait-il principalement aux édifices religieux, ne mentionnant que brièvement les constructions civiles, à la différence de Philippe Araguas.

Au surplus, cet auteur couvre un champ plus large que son prédécesseur, en cherchant les racines et en consacrant deux chapitres au premier millénaire bordelais, après les derniers moments de l'Empire romain, puis, symétriquement, en brossant le portait du « XVI^e siècle bordelais », par ailleurs peu riche en manifestations de l'art de la Renaissance, vu son attachement durable aux formes gothiques.

Autre originalité de ce paysage architectural : la place donnée à l'architecture civile. L'architecture domestique (de la fin du XIII^e à l'orée du XVI^e siècle) se voit traitée de façon détaillée au sein d'un chapitre spécifique, dénommé « La ville bourgeoise », alors que l'architecture publique et les enceintes le sont dans un

autre chapitre thématique, « Bordeaux capitale de la Guyenne anglaise ». Le palais de l'Ombrrière, le fort du Hâ, le Château Trompette et la porte Cailhau ont en revanche été respectivement évoqués dans les chapitres 4 et 8.

Quatre autres chapitres dressent autant d'états de la production architecturale religieuse, en quatre phases : celles de « La Burdigalia des derniers ducs de Gascogne », de « La ville des ducs d'Aquitaine », de « La ville sainte » et de « La ville flamboyante ». À la différence de Jacques Gardelles, Philippe Araguas a donc renoncé à livrer bout à bout des monographies des principaux édifices, pour présenter des vues panoramiques par tranche chronologique, ce qui a l'avantage de bien montrer les interactions, les moteurs, la progression des programmes, tout en conduisant à revenir plusieurs fois sur les monuments majeurs, notamment la cathédrale et Saint-Seurin. On notera la place accordée à toutes les églises paroissiales, comme aux établissements des autres institutions ecclésiastiques, mendiant et ordres militaires.

L'ouvrage présente un état de la recherche particulièrement bien informé, qui rend justice aux travaux d'une pléiade de chercheurs, universitaires et étudiants, ainsi qu'aux retombées des travaux préparatoires à l'élaboration de l'*Atlas historique de Bordeaux*. Il constitue ainsi, grâce aux nombreuses références, égrenées au fil des chapitres, un outil de travail pertinent, au surplus agréable à consulter par la qualité du dossier photographique (mais moins pour les plans, de qualité inégale). Il faut en savoir gré à l'auteur, comme à l'éditeur (Les Éditions de l'Entre-Deux-Mers), qui poursuivent un remarquable travail scientifique d'édition des sources figurées sur Bordeaux et la Gironde. Cet ouvrage est donc une vraie réussite, dont la qualité est inversement proportionnelle à son prix, fort modique.

Pierre Garrigou Grandchamp

1. *Atlas historique de Bordeaux*, Sandrine Lavaud et Ézéchiel Jean-Courret (dir.), Bordeaux, 2009 (recension dans ces colonnes, t. 169-3, 2011, p. 279-282).

2. Jacques Gardelles, *Bordeaux, cité médiévale*, Bordeaux, 1989. Compléments de monographies dans *Aquitaine gothique*, Paris, 1992, p. 69-86 et 160-178.

Simon TEXIER (dir.), L'université construit la ville. Architectures de l'Université de Picardie Jules-Verne, Amiens, Encrage éditions, 2023, 23,5 cm, 176 p., 152 fig. en n. & b. et en coul. – ISBN : 978-2-36058-174-0, 25 €.

Derrière un titre apparemment affirmatif, Simon Texier et ses étudiants abordent une question architecturale particulièrement aiguë et qui a rarement été traitée : l'université construit-elle la ville ? Du Quartier latin de Paris à Salamanque ou Oxford, on sait le rôle majeur que purent avoir les écoles et collèges dans la constitution des espaces urbains médiévaux. Pratiquement gommés par l'urbanisme haussmannien, qui réduisit les constructions scolaires à une ponctuation de la ville, les édifices consacrés aux étudiants se diluèrent ensuite dans des projets comme ceux de la Cité universitaire de Paris, conçue volontairement comme une antithèse urbaine, puis dans les « campus » des Trente Glorieuses, perdus au-delà des banlieues pavillonnaires. Par facilité foncière, par crainte du chahut ou par culte de la chlorophylle – l'animal humain est-il un rat des champs ? – l'enseignement, à la manière d'Alphonse Allais¹, a longtemps mis ses universités à la campagne.

À Amiens, vers la fin des années 1980, une expérience différente a été tentée. La ville avait été largement détruite par les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Sa reconstruction, sous la houlette de l'architecte Pierre Dufau, avait remaillé les quartiers situés au sud et à l'ouest de la cathédrale, sans toucher à ceux du nord, voisins de la Somme et de ses célèbres hortillonnages.

BIBLIOGRAPHIE

Auguste Perret avait donc édifié devant la gare « la plus haute tour d'Europe » mais, en 1966, date de la création du campus du Thil, une part non négligeable de la vieille ville restait vide et en attente d'un projet. Après l'installation du premier campus du Thil au sud-ouest de la ville – en pleine plaine céréalière – l'architecte luxembourgeois Robert Krier avait attiré l'attention sur Amiens en proposant sur ses terrains centraux et libres des projets qui sortaient de la doxa architecturale française du moment. Il y développait une forme d'urbanisme nouvelle, adaptée aux caractéristiques paysagères et architecturales du lieu, et tentant de remailler le centre de la cité avec ce qu'il était encore convenu d'appeler sa banlieue. Ses projets n'eurent pas de suite directe mais ils imposèrent deux idées : celle qu'on ne pouvait plus rien faire sur les terrains détruits du vieux centre, et celle qu'une architecture très particulière s'y imposait, capable de densifier la ville et de remailler ses quartiers entre eux. Les bâtiments universitaires qui s'ajoutèrent aux campus du Thil – l'implantation de douze facultés avait été décidée à Amiens même en 1996 – furent donc invités à se rapprocher de la ville jusqu'à participer directement à la recomposition de son centre ancien. Pour la première fois depuis longtemps, l'université revenait *intra-muros* et chacun découvrait les changements sociologiques et la discipline architecturale qui en découlaient.

La démarche ne fut pas simple, mais elle changea l'université autant que la ville, et chacune en sortit grandie. Elle reste encore rare et les difficultés qu'elle rencontra font tout le sel du livre de Simon Texier, qui donne la parole aux universitaires, à la municipalité et aux architectes, avec toute l'ambiguïté de discours qui furent parfois plus incantatoires que concluants. On découvre ainsi le recteur Mallet, persuadé qu'une simple liaison suffisait afin que « la circulation la plus libre s'établisse entre la ville et l'ensemble universitaire pour éviter toute séparation entre l'étudiant et le reste de la population, et provoquer au contraire la symbiose indispensable ». Or, soixante ans après la conception du campus du Thil, auquel il avait présidé, il demeure péniblement relié à la ville. L'architecte Jean Le Couteur, à qui le projet avait été confié, tenait d'ailleurs le même discours, affirmant que

l'université nouvelle deviendrait dans quelques années « un véritable quartier du grand Amiens, comme ce fut le cas pour le Quartier Latin à Paris ».

Le campus du Thil – comme beaucoup d'autres en France – montra l'échec de cette ambition et l'obligation d'une autre approche. Elle fut développée à l'initiative de la ville en ramenant les nouveaux établissements universitaires sur les terrains libres du centre, et non de la périphérie. Ce choix imposait de tenir compte des quartiers attenants comme de la proximité immédiate de la cathédrale d'Amiens, et les réactions suscitées par la construction d'un office de tourisme caricaturalement moderne devant la cathédrale imposa une démarche plus sensible. Elle fut développée autant par l'université que par les architectes qui répondirent à ses programmes. Ainsi, pour le pôle scientifique du quartier Saint-Leu, l'architecte Henri Gaudin développa ses bâtiments en complémentarité directe de la rivière, en leur donnant des matériaux de façade et une silhouette découpée remarquablement adaptés à son contexte. L'approche des architectes Jean Dubus et Jean-Pierre Lott fut un peu différente – avec des formes plus monumentales et plus atypiques – mais elle répondait au même objectif de qualité architecturale et de réinsertion urbaine des étudiants. Le processus de réaffectation du centre de la ville culmina avec le *Pôle cathédrale* confié à Francesco Venezia, qui sut créer des vues et liaisons particulièrement séduisantes entre la ville, le monument et les bâtiments dont la réalisation lui avait été confiée.

Dans le même temps, une démarche tenta l'affectation à l'université de plusieurs bâtiments anciens de la ville. Là encore, comme dans tout processus de réhabilitation, il fallait que chacun apprenne à composer avec d'autres impératifs que les siens propres et les résultats furent variables, mais ils constituèrent autant d'expériences qui affinèrent d'autres actions. Celle qui reste la plus emblématique fut la dévolution de l'ancienne citadelle à l'université. Après un concours international, le projet fut confié à Renzo Piano, qui articula les nouveaux bâtiments sur ses casernes et sa place d'Armes. La gageure était d'autant plus compliquée que la citadelle se démarquait déjà – par nature – de l'espace urbain, et que son affectation à l'université risquait de créer un second

bastion dans un premier. Cette nouvelle affectation parviendra-t-elle à occuper réellement des lieux aussi gigantesques ? Si nécessaire, le projet a-t-il été conçu pour pouvoir évoluer et se densifier ? La réponse était dans la pertinence des propositions faites par les quatre architectes sollicités pour concourir – tous de renommée mondiale. Simon Texier nous offre leurs argumentaires, qui furent présentés en 2015 à la Maison de l'architecture de Picardie, et force est de constater que tous se définissaient plus par rapport à la citadelle que par rapport à la ville. Enfin, l'université sera-t-elle capable d'assumer à long terme l'entretien, voire la mise en valeur d'un ouvrage patrimonial aussi lourd ? Le projet ayant été élaboré dans les années 2000, ces questions n'ont pas encore de réponse, mais elles obligeront à un pas complémentaire entre le monde de la ville et celui de l'université.

Dans la démarche architecturale, les théoriciens distinguent depuis longtemps le travail de juxtaposition, qui additionne les volumes les uns aux autres pour parvenir à un bâtiment fonctionnellement convaincant, et le travail de composition, qui consiste à intégrer des fonctions aux formes très différentes dans un seul bâtiment au volume régulier. D'une certaine manière, Simon Texier nous fait découvrir une démarche analogue à l'échelle de la ville, où l'université et la cité tâchent de se fondre dans un ensemble cohérent doté désormais d'un joli néologisme : *l'univercité*. Dans cette transformation des rapports entre deux acteurs importants de la société, le seul reproche que l'on pourrait lui faire est d'avoir peut-être trop peu évoqué le rôle de Gilles de Robien, qui fut maire d'Amiens de 1989 à 2002, puis de 2007 à 2008, et ministre de l'Équipement puis de l'Éducation nationale de 2002 à 2007. Dans tous les changements importants, il faut des gens capables de décider et il eut la ténacité de convaincre les élus locaux d'adopter l'université, autant que celle de faire adopter la ville par l'université. C'était un défi et, à l'heure où plus aucun ministre n'a pleinement en charge la question urbaine, ce livre est révélateur d'une ambition politique qui, tôt ou tard, devra faire école.

Jacques Moulin

1. « Il faudrait mettre les villes à la campagne, l'air y est plus sain » ; reprise par Alphonse Allais, la formule est en réalité de Jean-Louis-Auguste Commerson, *Petite encyclopédie bouffonne*, Paris, 1860.

Architecture civile et religieuse

Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP et Maurice SCELLÈS (dir.), *Demeures du Moyen Âge dans le Lot, Saint-Saturnin, Éditions de la Flandonnière, 2023, 24,5 cm, 392 p., fig. coul., plans – ISBN : 978-2-491206-33-8, 45 €.*

(Collection « Archives de pierre », 3)

Troisième livre de la collection « Archives de pierre » soutenue par le département du Lot, la région Occitanie et l’Inventaire, cet ouvrage conclut la série inaugurée par le volume sur les églises puis celui sur les donjons et les châteaux de ce département au patrimoine médiéval absolument exceptionnel – j’avais eu le plaisir de rendre compte de ce dernier. Une équipe de chercheurs dont on connaît l’expertise et le talent se sont associés pour confectionner l’ouvrage d’une qualité exceptionnelle au plan éditorial comme au plan du contenu scientifique – sans compter l’illustration : citons-les ici en introduction, faute d’avoir le temps de détailler le mérite de chacune de leurs contributions parfois multiples – Pierre Garrigou Grandchamp, Maurice Scellès, Patrice Foissac, Gilles Séraphin, Anne-Laure Napoléone, Nicolas Bru, Anaïs Charrier.

Ce livre est le résultat d’un inventaire commencé il y a vingt ans, mené sur 340 communes, où plus d’un millier de fiches ont été ouvertes pour recenser un patrimoine qui, déjà en 2003 s’annonçait foisonnant, voire inépuisable aux yeux du chercheur isolé. 120 édifices ont été recensés et étudiés ; de cet inventaire, les auteurs ont tiré un ouvrage passionnant, constitué de treize chapitres de synthèse et complété par un catalogue de cinquante fiches détaillées. Un index exhaustif des sites et édifices, sans compter bien sûr une vaste bibliographie, viennent heureusement le conclure.

Ceux qui connaissent un tant soit peu le Lot savent l’attrait de son patrimoine – mais peut-être ne soupçonnent-ils pas la richesse de celui, civil, qui, apparent ou caché, se révèle au détour de chaque rue de ville ou de village dans ce département où, qui plus est, la politique publique de conservation urbaine est une tradition désormais séculaire. Celle aussi de la recherche historique, parmi

laquelle émerge, et de loin, la figure de Jean Lartigaut, qui fut l’un des meilleurs connasseurs du Lot.

Étudier tant de demeures et en effectuer une synthèse est une gageure ; on comprend facilement que les auteurs se soient limités au Moyen Âge des XI^e-XIV^e siècles, car déborder au-delà les eût entraînés dans un ouvrage encyclopédique. Région frontalière au début du millénaire qui a précédé le nôtre, le Quercy a été le théâtre de guerres incessantes, n’empêchant pas l’essor économique des XII^e-XIII^e siècles qui favorisa économie, commerce, regroupement villageois et urbain, voire aussi émigration de ces commerçants cahorsains vers les centres d’échange dynamiques de l’époque – avant qu’épidémies et guerre vinssent, pour une période durable, décimer la population, dépeuplant villes et campagnes.

Pour autant, les auteurs ne se sont pas limités au plus facile, tentant d’aborder la question de l’habitat dispersé rural, sujet éminemment peu connu en l’absence de fouilles programmées rurales. On découvre ainsi les bordes, manses (mas) et leurs souterrains utilitaires, formant l’infrastructure d’une campagne en cours de structuration dès le XI^e siècle. L’habitat dispersé rural actuel est à la fois réminiscence de ces premiers témoignages, mais aussi anticipation de l’occupation du sol qui demeure jusqu’à nos jours ; au-delà de l’approche archéologique portant sur les époques les plus anciennes, l’approche régressive permet d’obtenir des indications fort utiles sur des constructions réutilisées par la suite.

Dans ce contexte, le regroupement urbain est difficile à cerner – il est antérieur au XII^e siècle – mais peut-on garantir qu’il correspond au modèle si connu de la maison sur rue ? Certains exemples pourraient au contraire attester de formes plus rurales, voire « pavillonnaires » comme l’exprime l’un des auteurs, de la maison sur cour intérieure, expliquant peut-être la souplesse de déformation des axes urbains antiques. Rapidement, au cours des XI^e et XII^e siècles, se mirent en place des structures urbaines que l’on peut tenter de classifier, même si parfois la tâche est difficile : dans la majeure partie des cas, les structures visibles aujourd’hui se rattachent à des éléments connus : *castrum*, église, abbaye, ou se coulent dans des modèles moins centrés – les modèles

d’urbanisme proto-régulier, voire totalement régulier qui font appeler bien des villages « bastides » en sont l’exemple. Mais un exemple comme celui de Pestillac, avec son *castrum* et ses maisons de chevaliers, défie toute classification ; quant à Cordes, magnifique ville, certes située dans le département voisin du Tarn mais si caractéristique qu’elle ne pouvait pas ne pas être citée, elle montre exemplairement comment certaines agglomérations pouvaient être à la fois *castra* par leur statut et villes par leur structure. Autant d’agglomérations, autant de modèles en définitive, tant ils sont le reflet de leur genèse topographique et historique.

Après l’organisation urbaine, les pages consacrées aux programmes de constructions civiles sont d’une richesse et d’une portée remarquable, parmi les plus forts du livre. L’analyse multicritères – par les programmes architecturaux, par les usages fonctionnels, par les positionnements sociaux, par la topographie, enfin par la chronologie, permettent de transcender un sujet dont on a déjà eu l’occasion de dire qu’il est foisonnant, mais qui, faute d’une approche de ce type, serait impossible à classifier. On ne prétendra pas, dans cette recension, résumer les apports combinés d’un inventaire exhaustif, d’une analyse archéologique approfondie et d’une « radioscopie » aussi scrupuleuse. Entre les maisons-blocs, les tours, salles à tour ou tour-salles, les maisons à vocation mixte (commerciale et résidentielle), les maisons de chevaliers, etc., l’essentiel est ici de se savoir guidé dans une investigation qui, faute de cette explication, serait impossible.

On n’oubliera pas, dans cette évocation, la question importante des palais urbains – certainement pas une spécificité quercinoise, mais sûrement une particularité notable : ils marquent à tel point la topographie cahorsaine, ces palais Via, palais Duèze, palais Balène, qu’on en oublie presque qu’il ne s’agissait pas de forteresses mais de grandes demeures sur cour, pourvues de tours ostentatoires.

Programmes et fonctions ne sont qu’un aspect ; bien sûr, reste la forme : d’importants chapitres sont consacrés aux matériaux de construction – où l’on découvre que le département du Lot est l’un des seuls endroits où l’on trouve des pans de bois des XIII^e et XIV^e siècles, à la structuration des façades. On ne peut passer sans souligner l’importance des pages

BIBLIOGRAPHIE

consacrées à ces façades qui font toute la beauté de ces villes du Lot. Un complément essentiel est fourni par l'étude de la sculpture qui apparaît dans ces façades, permettant de faire défiler l'histoire de l'architecture dans son détail le plus intime, de la porte, la corniche, à la fenêtre et au chapiteau. De l'un à l'autre de ces chapitres qui se répondent, c'est une histoire du décor d'architecture civile dans le Lot qui se dessine.

Mais bientôt, les auteurs nous invitent à suivre l'habitant de la maison dans sa vie quotidienne ; tâche complexe, qui s'appuie nécessairement sur les éléments conservés,ameublement mural, latrines, cheminées, mais aussi sur les rares documents permettant de cerner des aspects de cette vie dans la maison et dans la ville. Quelques certitudes, des interrogations aussi : entre la spécialisation de certains espaces spécifiques de la maison et, au contraire, la relative neutralité d'autres espaces – par exemple les chambres – l'usage intime de la maison demeure lointain, d'autant qu'on est bien éloigné de la promiscuité qui pouvait y exister.

Comment oublier, enfin, que ces connaissances acquises depuis des dizaines d'années l'ont été dans le cadre de programmes de recherches et que ces programmes ont pour vocation de soutenir des politiques de conservation et de mise en valeur ? Le chapitre consacré à ce sujet vient rappeler que ces inventaires se placent dans un contexte organisé, sans lequel bien des centres villes auraient disparu ; et que plus encore aujourd'hui, des politiques éclairées sont nécessaires pour faire progresser le domaine.

On soulignera enfin l'importance du catalogue donné en seconde partie d'ouvrage. Si nous n'avons pas insisté jusqu'à présent sur la qualité de l'illustration, qu'il nous soit permis de le faire ici ; car, en plus des innombrables plans, restitutions 3D en écorché et photographies donnés dans ce livre, le catalogue vient apporter des notices normalisées, accompagnées de plans eux-mêmes établis suivant des standards constants.

En définitive, le seul regret est que ce livre au format volumineux doive rester dans la bibliothèque lorsqu'on est sur le terrain. En effet, on soulignera à nouveau en conclusion le remarquable mélange de pédagogie, de qualité rédactionnelle, de beauté graphique, de

l'ouvrage, que l'on aimera pouvoir emporter avec soi à la découverte de chaque site mentionné ici !

Jean Mesqui

Günther BUCHINGER (dir.), *Die Gozzoburg. Das Haus des Stadtrichters in Krems, Sankt Pölten, Verein für Landeskunde von Niederösterreich, 2022, 30 cm, 344 p., nb fig. dans le texte, numérotées par chapitre – ISBN: 978-3-901234-38-5, 45 €.*

Voilà enfin publié le maître livre sur la plus grande résidence urbaine du XIII^e siècle conservée dans l'Europe danubienne, le Gozzoburg, à Krems-an-der-Danube (Autriche), vingt ans après la parution des premières études rendant compte d'une restauration qui fut, sans excès de langage, une vraie résurrection, tant ce monument majeur était devenu invisible¹. Rappelons tout d'abord, pour justifier un tel superlatif, que cette vaste demeure n'a pas son égal dans la vaste aire qui s'étend entre Bâle, Ratisbonne, Prague et Budapest. Quels que soient leurs mérites, même les plus prestigieuses demeures aristocratiques et bourgeoises de la métropole bavaroise, voire la « Maison à la cloche de Pierre » de Prague, ou encore les grandes demeures contemporaines du Rhin moyen, comme la Schöne Haus, à Bâle, et la maison Zum langen Keller, adossée à la Grimmenturm, à Zurich, peuvent à peine être lui être comparées.

Depuis les débuts des travaux de restauration, amorcés en 2005 et achevés en 2019, les publications consacrées au Gozzoburg ont été très nombreuses, chacune abordant un aspect de son architecture, de ses décors ou des partis de restauration adoptés. Dans l'ouvrage collectif enfin publié, tous ces aspects sont traités, avec exhaustivité et un grand luxe de documentation graphique et photographique.

On ne reprendra pas ici les données historiques et chronologiques détaillées dans la recension citée en note. La récente publication en développe tous les détails et fournit toutes les sources historiques et archéologiques. La minutie des analyses des maçonneries a été accompagnée de très nombreuses datations dendrochronologiques. Les auteurs disposent ainsi de bases très sûres pour interpréter ce vaste ensemble, d'une grande complexité du

fait de ses nombreuses composantes et des transformations subies au cours de sept siècles. On ne peut qu'être frappé par la multiplicité des espaces destinés tant aux réunions officielles (du fait des hautes fonctions exercées par Gozzo, le maître des lieux), qu'aux divers moments de la vie sociale et domestique. Leur distribution et les cheminement des espaces ancillaires vers salles et chambres, sont restitués avec pertinence.

Il est remarquable que Gozzo ait choisi, pour l'aile regardant l'espace public, le parti d'une tour accolée à une salle au-dessus d'un portique voûté, avec accès pourvu de bancs en pierre, selon un type probablement inspiré par les palais publics italiens. Il ressemble également curieusement au programme mis en œuvre dans « l'hôtel de ville » de Saint-Antoine, près d'un siècle auparavant.

Si les décors sculptés se limitent à quelques chapiteaux et clefs de voûtes, les décors peints composent le plus vaste ensemble de peintures « profanes » du XIII^e siècle en Europe centrale. Leur iconographie est exposée avec minutie, puis en sont proposées des interprétations convaincantes : la *Wappensaal*, ou salle aux écus, est une indéniable déclaration d'allégeance au maître que servait Gozzo. La salle peinte de la tour, quant à elle, illustrerait un cycle contenant les méfaits et la chute de l'Antéchrist, avec une visée de morale politique. La chapelle était richement décorée : sur le mur ouest, un *Jugement dernier* trônait au-dessus de scènes aux significations savantes (*Noces de Cana* sous une forme préfigurant les noces mystiques du Christ et de l'Église ; Enfer accueillant des personnages représentant les péchés capitaux) ; des cycles des vies de saint Jean l'Évangéliste et de sainte Catherine occupaient respectivement les murs sud et nord, tandis que sur l'arc triomphal étaient représentés Gozzo et son épouse. Il est remarquable que l'on dispose d'autant de données biographiques sur un grand bourgeois de cette époque et, au surplus, de deux portraits, l'un dans sa demeure et l'autre dans l'église des Dominicains de Krems. Une fine analyse des styles identifie plusieurs mains et intègre ces créations dans le paysage pictural de l'Autriche de la seconde moitié du XIII^e siècle : certaines des œuvres sont illustratives du *Zackenstil*, d'autres, de factures plus souples, comparables notamment à celles de peintures de la cathédrale de Gurk (Carinthie) ; ces

dernières attestent des influences de l'art de cour français, transmises par le truchement d'œuvres produites en Rhénanie, puis à Ratisbonne

Pour autant, connaissons-nous tout du personnage ? On ne peut qu'être surpris de voir un acteur de rang moyen, sorti de la bourgeoisie du satellite d'une ville moyenne comme Krems, parvenir à de tels sommets, en étant capable de concevoir une demeure aussi exceptionnelle et de telles parures peintes, et, aussi, de parvenir à réaliser son projet, avec constance, entre 1250 et 1280. Une telle réussite renvoie aux perspectives ouvertes dans la France capétienne aux serviteurs curiaux, dont l'ascension rapide permit, peu après le temps de Gozzo, sous Philippe le Bel, de construire palais et châteaux, rarement dans une ville d'une certaine importance il est vrai. Dans l'Autriche de l'époque, le contexte était bien différent : le souverain donnait alors à ses agents la mission et les moyens de contrôler des villes en plein développement, avant qu'elles ne gagnent en autonomie et disposent d'un corps de ville et d'un bâtiment adapté à leurs attributions (*Rathaus*). Voilà qui explique le programme complexe du Gozzoburg, à la fois résidentiel et officiel, largement ouvert sur la ville ; il aurait eu des pendants à Vienne, mais il n'en subsiste rien.

Un mot s'impose pour qualifier les nombreuses restaurations, faites avec soin, dont les reconstitutions de plusieurs fenêtres. L'ampleur des travaux nécessaires pour rétablir dans leur complétude voûtes et fenêtres découragea néanmoins d'aller aussi loin pour la chapelle, bien que la quasi-totalité des composants de réseaux aient été retrouvés en remploi ; il est permis de le regretter, tant la part d'inconnu était faible. Arrêtée à mi-chemin, la restauration laisse un goût d'inachevé et nuit à la perception du raffinement du parti architectural du monument. Or, le public a bien droit à cette attention, dès lors que les assurances scientifiques sont établies. Ce sentiment est encore plus vif à considérer l'arrêt des dégagements du magnifique cycle de l'Antéchrist, par prudence plus que par carence de moyens, ce qui est assez incompréhensible.

Ces réserves faites, on ne peut que louer une entreprise vraiment exemplaire de sauvegarde et de mise en valeur d'un monument unique, maintenant servie par une publication tout aussi exemplaire. À cet égard, il faut signaler

que, outre la documentation rassemblée dans le livre, on pourra également avoir accès en ligne à trois fichiers, l'un détaillant l'analyse archéologique pièce par pièce (*Raumbuch*), l'autre rassemblant toutes les sources écrites et le dernier donnant les résultats des analyses dendrochronologiques².

Pierre Garrigou Grandchamp

1. Voir notamment notre recension dans ces colonnes : « Autriche. Krems-an-der-Dona (Niederösterreich) : restauration et découvertes dans le Gozzoburg », *Bulletin monumental*, t. 166-1, 2008, p. 74-76.

2. Ces fichiers sont disponibles sur le site du *Verein für Landeskunde von Niederösterreich* à l'adresse suivante : <https://www.vlnoe.at/publikationen/detail/die-gozzoburg-das-haus-des-stadtrichters-in-krems>.

Marc SANSON, *L'église Notre-Dame du bout des Ponts, Amboise. Histoire, architecture et mobilier. Chemillé-sur-Indrois, Éditions Hugues de Chivré, 2023, 21 cm, 212 p., ill. – ISBN : 979-10-97407-56-8, 40 €.*

Quel plus joli nom pour une chapelle que celui de « chapelle du bout des ponts », rappelant le lien ancestral entre la traversée du fleuve et la dévotion religieuse, l'homme aimant à se placer sous la protection du divin pour traverser l'onde, traîtres dans ses fureurs... Marc Sanson, chartiste et énarque, avait les qualités idoines pour appréhender sous tous ses aspects l'histoire de cette chapelle, que bien peu de visiteurs du château et de la ville connaissent ; il y a ajouté le cœur mais aussi la persévérance, pour proposer un ouvrage dense et illustré qui ne laisse rien de caché sous la moindre pierre du bout des ponts d'Amboise.

Rappelons d'abord qu'à Amboise, comme dans tant d'autres villes fluviales, une ou plusieurs îles permettaient autrefois de lancer des demi-traversées au dessus des bras du cours d'eau, dont les destinées étaient souvent différentes ; d'où le nom « des » ponts d'Amboise puisqu'ils étaient deux, non alignés l'un sur l'autre, jusqu'à la régularisation de 1869-1872 par le premier grand pont de pierre continu.

Tout au bout de ces ponts, en face d'Amboise, existait d'Antiquité un lieu de culte, dont la tradition rapporte qu'il fut détruit par les Normands et jamais reconstruit, le faubourg qui existait là ne

s'était pas remonté de la désolation ; et ce ne fut qu'à l'extrême fin du XV^e siècle, après l'essor prodigieux de la ville à partir de Louis XI, que le faubourg se développa, nécessitant un lieu de culte dédié à Notre-Dame, parfois, mais rarement, sous l'épithète « Notre-Dame-de grâce ». Sa naissance définitive fut consacrée en 1521 et c'est de cette époque que date sa jolie et simple architecture flamboyante – on affirme parfois qu'elle fut entamée six ans plus tôt après une décision de François I^r. Marc Sanson nous fait suivre pas à pas l'histoire de l'église ainsi que celle de sa « paroisse », qui ne fut jamais qu'une succursale de Saint-Denis jusque vers 1883 ; même après cette date, ses curés furent souvent simplement desservants.

Petite et grande histoires se mélangent heureusement dans les anecdotes foisonnantes qui fleurent bon leur *Lys dans la vallée*, pour en arriver au monument lui-même, simple édifice rectangulaire voûté à cinq travées, flanqué par une petite tour rectangulaire implantée en diagonale ; joliment restaurée récemment, elle est ornée d'un décor intérieur qui date essentiellement du XIX^e siècle. Elle a résisté aux nombreuses crues, souvent dévastatrices, dues aux levées de plus en plus hautes qui faisaient augmenter la force et la vitesse des eaux de crue. Mais, avant de décrire l'église et son intérieur par le menu, l'auteur complète son tableau du quartier du Bout des ponts en évoquant justement les crues et leurs digues, les ponts et les chemins aux alentours de l'église, dressant un panorama complet de l'environnement de ce faubourg, y compris en ses maisons et ses cimetières.

Deux grands chapitres sont consacrés à l'extérieur et l'intérieur de l'église ; sur tous les sujets, Marc Sanson nous éblouit de l'ampleur des connaissances qu'il a acquises au fil de ses recherches sur le moindre élément d'architecture et de mobilier : il a gravi toutes les marches, les a parfois descendues pour aller à la « crypte », a ouvert toutes les portes, testé toutes les croix de procession, suivi tous les chemins de croix, et j'en passe...

De plus, le livre se complète d'annexes (publications de textes), d'un répertoire de sources et bibliographie et, plus rare et fort appréciable dans un ouvrage monographique, d'un index. Grâce à notre auteur, l'église, dont c'était en 2021 le cinq-centenaire, a sa place dans les bibliothèques et peut dignement faire

face au grand château royal qui la regarde depuis l'autre rive, au sud.

Jean Mesqui

Castellologie

Philippe DURAND (dir.) et Jean-Claude DROUOT (préf.), Le château du Cheylard (commune d'Aujac, Gard), « sentinelle des Cévennes », Chagny, Édition du Centre de Castellologie de Bourgogne, 2021, 25,7 cm, 484 p. – ISBN : 979-10-95034-19-3, 29 €.

La silhouette romantique du château du Cheylard domine le paysage des Cévennes, dans la haute vallée de la Cèze, interceptant le grand chemin de Régordane. Posé à 600 m d'altitude à la rencontre du grès, du schiste et du calcaire, il se tient à l'écart du bourg ecclésial d'Aujac, qui témoigne d'un passé antique. Le livre de Ph. Durand et J.-Cl. Drouot constitue, en près de 500 pages, une monographie exhaustive de ce rustique château cévenol envisagé dans toutes ses dimensions, de l'aventure humaine de sa redécouverte jusqu'à l'analyse historique et monumentale et à l'étude du mobilier glané sur le site. Il est aussi, en quelque sorte, un hommage posthume au magicien de sa réinvention et à celui qui lui a apporté la caution de l'université. Le premier, Gilbert Léautier, dramaturge et poète ayant épousé la passion de la famille Rigal, propriétaire du monument depuis 1795, a su susciter l'intérêt des chercheurs rassemblés pour ce livre. Le second, Ph. Durand, castellologue bordelais ayant synthétisé l'enquête collective, malgré la maladie qui l'a obligé à l'étudier à distance, s'est enthousiasmé pour le site, mais est brutalement décédé à la veille de s'y rendre, pour le lancement du livre, le 18 juin 2021.

L'étude très fouillée de Jean-Bernard Elzière sur la généalogie des occupants commence en 1328 par les Cubières puis continue avec les Séyla, restés « farouches catholiques » dans un pays ayant basculé du côté de la Réforme. Les premières mentions d'une « bastida nova » (1211), puis d'un « castrum de Caslario » (1239) sont donc antérieures d'un siècle à l'apparition d'une famille seigneuriale ; le site semble alors relever de la grande famille des Anduze, en conflit avec le roi lors de la croisade albigeoise.

L'analyse du bâti, scrupuleusement conduite par l'équipe du Centre de Castellologie de Bourgogne (CeCaB), étayée par une étude de la pierre et de sa mise en œuvre, contextualisée enfin par Ph. Durand – qui convoque les grands exemples de la discipline à l'appui de ces datations, dans l'idée que ce petit château « imite l'architecture des grands » – aboutit à une chronologie du monument en quatre phases, dont les deux premières sont corroborées par des datations dendrochronologiques :

- avant 1300, mise en place du quadrilatère (27 x 19 m) contenant les logis, dont le côté méridional regroupe la salle et la tour (d'où l'appellation locale de « botte ») ;
- avant 1450, la salle est surélevée et couronnée de mâchicoulis, et les logis dotés d'aménagements de confort ;
- probablement dans le dernier quart du XVI^e siècle, sur le modèle du château de Portes, tout proche, la surélévation du logis est associée à une tourelle d'escalier et des bretèches bardées de meurtrières ostentatoires ;
- après 1609, date de l'érection de la terre du Cheylard en baronnie au profit de Jean IV de Cubières de Malbuisson, une tour ronde à mâchicoulis est greffée à l'angle sud-ouest et un pont levé créé au sud : la fonctionnalité de ce dernier, récemment restitué à grands renforts de communication, reste à démontrer.

Le mobilier recueilli dans et aux abords du château occupe la partie centrale du livre. Ce mobilier a été collecté fortuitement, comme il est écrit à plusieurs occasions, sur le temps long du hasard des ravinements après de fortes pluies ou de fouilles pratiquées par des sangliers. Mais certains objets de luxe, par exemple des verres à museau de lion, sont si exceptionnels et/ou incongrus en pareil lieu qu'ils jettent le doute sur leur origine, faute de contexte archéologique. La céramique commune, essentiellement de l'Uzège et moderne, est très fragmentaire et hétérogène. *A contrario*, les accessoires du vêtement, comme boutons et bijoux, mais aussi le verre, représentent de belles séries manifestant une certaine aisance des occupants de l'âge classique. Les monnaies trouvées en abondance sur le site couvrent toutes les périodes de son

occupation, à commencer par une monnaie gauloise, avec une sur-représentativité de monnaies des règnes d'Henri III (22) et de Louis XIII (29). Une bulle équestre en plomb trouvée au pied du château en 2005 s'avère être le plus ancien sceau connu d'un Bernard d'Anduze, du milieu du XII^e siècle. S'ensuit une analyse du mobilier militaire trouvé de façon erratique au château, dont une rare rondelle de harnachement et un pommeau de dague du XIII^e siècle qui ne trouve son équivalent que dans les fouilles de Rougiers. Le même auteur (Nicolas Baptiste) se lance ensuite dans une très pertinente démonstration d'inadaptation des orifices de tir à l'arme à feu portative : absence de recul pour introduire l'arme dans l'orifice, de hauteur sous plafond pour introduire la baguette dans le fusil, d'où il conclut au caractère ostentatoire de ces signes extérieurs de défense.

On peut ainsi noter un certain décalage entre la rusticité des aménagements de confort du château et le luxe de son mobilier. Le livre entier est illustré de schémas et de photos replaçant le passé du Cheylard dans son contexte actuel, tel un édifice qui, s'il n'a pas continuellement été habité, n'a jamais vraiment cessé d'être occupé et modifié, jusqu'aux importantes rénovations entreprises au cours des trois dernières décennies. « Ce château a quelque chose à dire », clamait Gilbert Léautier. Ce livre en révèle la teneur et exauce la parole du poète.

Nicolas Faucherre

Nicolas BRU (dir.), Du castrum au castellas. Châteaux abandonnés du Moyen Âge dans les garrigues et piémonts de l'Hérault, Nîmes, DRAC Occitanie, 2023, 22 cm, 104 p., plans, fig. en n.& bl. et en coul. – ISBN : 978-2-11-167719-7 ; mis en ligne.

(Collection « Duo monuments objets »)

À lire ce titre, on se prend à rêver de ces sites désertés du piémont languedocien, superbement juchés sur des montagnes et des collines rocheuses dont les pierres taillées dorées au soleil se confondent avec le substrat dont elles sont extraites, invitant à grimper après de parfois longues marches, sur ces amas ruinés pour y découvrir de l'architecture et du paysage confondus dans le ciel. Pourtant, il s'agit du résultat d'un travail aride de recensement commandé

BIBLIOGRAPHIE

par la DRAC Occitanie et le département de l'Hérault à un jeune historien archéologue indépendant, Vivien Vassal, complété par des recherches d'une équipe pluridisciplinaire. Il est bon d'en citer ici les participants : un historien de l'architecture fortifiée (bien connu de nos lecteurs), Nicolas Faucherre ; trois archéologues, Isabelle Commandré, Olivier Ginouvez, Frédéric Loppe, et deux architectes du patrimoine, Frédéric Mazeran et Thomas Robardet-Caffin.

Si la vocation de l'étude commandée par les pouvoirs publics avait pour but d'inventorier pour connaître, recenser et choisir les sites à protéger, elle a débouché sur un petit livre agréable et pédagogique qui renouvelle profondément la connaissance de ces sites, méconnus, oubliés ou tout simplement ignorés pour n'être pas dans les circuits touristiques. Après une introduction présentant les méthodes et les objectifs très concrets de l'étude (Nicolas Bru), Vivien Vassal propose un rapide bilan scientifique de son enquête qui a rassemblé quatre-vingt-quatorze sites, dont vingt-cinq ont fait l'objet d'une monographie dans le document administratif ; en définitive, dix ont été sélectionnés dans le présent ouvrage, à chacun étant consacrée une notice synthétique remarquablement conçue et illustrée.

Ils démontrent parfaitement le propos introductif de V. Vassal, qui met en évidence à quel point ces *castra* et *castellas* de la garrigue sont rétifs à toute typologie, qu'elle soit structurelle, architecturale ou technique – voire encore chronologique. Depuis les sites de hauteur du haut Moyen Âge jusqu'à la désertion finale qui a pu être tardive, le spectre est large ; cinq principales catégories ont néanmoins été définies : les châteaux isolés, ceux pourvus d'un habitat subordonné (ouvert ou enclos), les tours isolées, ces quatre premières étant facilement appréciables et enfin les « autres types ». On pourrait s'amuser de cette dernière catégorie, qui apparaît un peu comme un fourre-tout (à vrai dire deux sites sur les vingt-cinq) ; mais pour qui a visité par exemple le *castellas* de Montpeyroux, grande enceinte vide de tout vestige où aucune fouille n'a jamais été entreprise, le moins qu'on puisse dire est que la catégorisation échappe *a priori*, au point que le pionnier de la connaissance des *Châteaux fantastiques*, Henri-Paul Eydoux, y voyait dans les

années 1970 une « enceinte corral » destinée à protéger les troupeaux. Ce n'était pas le cas, puisqu'il y eut château et village jusqu'au XVI^e siècle, sans que l'on en sache beaucoup plus.

On ne pourra détailler ici toutes ces petites notices ; on y retiendra, bien sûr, le site marquant de la Rouquette, dit aussi Viviourès, autrefois étudié par H.-P. Eydoux et un peu plus récemment par Lucien Bayrou, avec son architecture quasi royale hissée au sommet d'un pic escarpé ; Montferrand, le gigantesque *castrum* de hauteur utilisé jusqu'au XVII^e siècle, qu'on n'atteint lui aussi qu'après une longue ascension dans la rocallle, aujourd'hui bien mieux connu grâce à des plans et de l'archéologie ; Aumelas, avec son église fortifiée et son *castrum*, où l'on hésitait autrefois à reconnaître un simple village ou un château ; Clermont-l'Hérault, l'un des plus aboutis de ces châteaux désertés, flanqué de tours à archères, fouillé et publié en 2019 par Olivier Ginouvez et ses collègues ; un autre grand site de hauteur, celui de Mourcaïrol, où la densité des vestiges d'habitat et de fortification a fait l'objet de beaux plans et synthèses d'ensemble par F. Loppe, Isabelle Loppe, V. Vassal, et d'autres encore...

On doit se réjouir, après avoir lu ce petit livre, de la triple réussite de la démarche entreprise par les instances chargées du patrimoine : inventorier, connaître, publier. Elle le doit aussi à la qualité des professionnels intervenus.

Jean Mesqui

Collections lapidaires

Delphine HANQUIEZ (dir.), *Fragments d'architecture. Les collections lapidaires de la Flandre, de l'Artois et du Cambrésis, Actes de la journée d'étude tenue à Arras, 29 novembre 2019, Aire-sur-la-Lys, ateliergaleriéditions, 2023, 17 cm, 221 p., 115 fig. en n. & bl. et coul. dans le texte – ISBN : 978-2-916601-88-5, 29 €.*

Les actes de la journée d'étude *Fragments d'architecture* organisée le 29 novembre 2019 à Arras proposent d'apporter de nouveaux éclairages sur les collections lapidaires de la Flandre, de l'Artois et du Cambrésis. L'ouvrage, dirigé et introduit par Delphine Hanquiez,

forme le troisième volet d'une série débute à Amiens en 2006 à l'université de Picardie, *L'architecture en objets : les dépôts lapidaires de Picardie*, et poursuivie à l'INHA en décembre 2008, *L'architecture en objets : les dépôts lapidaires de France du Nord*¹.

Les dix contributions réunies dans ces actes portent sur des collections de natures variées, liées à l'architecture religieuse, civile et édilitaire, essentiellement médiévale. Elles peuvent être séparées en deux ensembles : l'un formé d'études architecturales réalisées à partir de dépôts lapidaires, l'autre présentant des collections conservées dans des lieux aux statuts hétérogènes. La présentation de ces résultats est facilitée par une édition soignée et richement illustrée.

Les quatre premiers articles appréhendent plusieurs collections issues d'opérations archéologiques comme des fragments pouvant servir à la restitution de monuments disparus. Une analyse matérielle et stylistique favorisée par les comparaisons permet de recontextualiser ces pièces, à défaut de pouvoir les situer précisément en raison de leur déplacement ou remploi en fondation. Ces réévaluations mettent en évidence de nombreux échanges en France du Nord et en Belgique actuelle et autorisent les hypothèses de phasage de chantiers documentés par aucune autre source.

Delphine Hanquiez propose un examen complet des chapiteaux de l'ancienne cathédrale Notre-Dame d'Arras. Son analyse fait apparaître plusieurs groupes, principalement datés des années 1160-1170, qui peuvent être confrontés à l'iconographie ancienne, dont un plan esquisé coté du XVIII^e siècle. À l'abbaye cistercienne de Vaucelles, Sandrine Conan présente un inventaire du lapidaire entrepris en 2012 à l'initiative de la région des Hauts-de-France et poursuivi par le service d'archéologie et du patrimoine du Département du Nord. Le catalogage de cette collection dispersée sur le site a fait émerger de nombreuses données statistiques sur les matériaux, les techniques de taille et de mise en œuvre. Il permet d'identifier également plusieurs groupes, dont quinze types de profils de claveaux d'ogives.

Deux articles présentent ensuite les résultats de fouilles récentes à l'origine de créations de dépôts lapidaires

et permettent ainsi de restituer des ensembles jusqu'alors méconnus. Mathieu Tricoit et Guillaume Lassaunière donnent les résultats de l'opération menée aux abords (2011) et dans la collégiale Saint-Piat de Seclin (2016)². L'analyse des 157 pièces met en lumière la construction de plusieurs bâtiments au XIII^e siècle, particulièrement un cloître et une maison décanale. La fouille en 2015 du couvent de Dominicaines des dames de l'Abiette à Lille, au sud de l'actuelle gare Lille-Flandres, a livré une importante collection lapidaire riche de 600 fragments issus de 363 éléments distincts étudiés par Christine Cercy et Claude de Mecquenem. La richesse de cette collection autorise la restitution de l'élévation de l'église conventuelle à vaisseau unique, édifiée à partir du début du XV^e siècle.

Les six contributions suivantes présentent des fonds conservés dans des musées, un centre de conservation, ainsi que des dépôts gérés par des collectivités. L'histoire même de la constitution de ces collections et des premières institutions les ayant conservées intéresse plusieurs communicants. Laetitia Barragué-Zouita présente le « musée lapidaire » du Palais des Beaux-Arts de Lille. Ce travail abondamment documenté restitue l'histoire de cette collection au fil de ses déplacements et acquisitions, tout en proposant l'identification d'une poignée de pièces provenant notamment de la halle échevinale et de l'église gothique Saint-Sauveur de Lille ou encore de l'abbatiale de Phalempin. À Saint-Omer, Romain Saffré présente les collections issues des destructions de la Révolution et du début du XIX^e siècle, celles de la halle échevinale, de la chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde, des fouilles de la société des Antiquaires de la Morinie sur le sol de l'abbatiale Saint-Bertin, et des fouilles de Camille Enlart à Thérouanne. Comme à Saint-Omer, le dépôt lapidaire du musée archéologique de Namur est à l'origine d'une société savante fondée au XIX^e siècle : la Société archéologique de Namur. Aurore Carlier et Jean Louis Antoine font connaître l'histoire de la constitution de cette collection dont l'inventaire a débuté en 2015. Ce travail d'identification permet de retracer l'histoire du patrimoine namurois de l'Antiquité gallo-romaine à l'Époque moderne.

Dresser l'histoire des collections permet d'aborder l'évolution de la muséographie de ces musées lapidaires ou

archéologiques depuis le XIX^e siècle. Au musée des Beaux-Arts de Cambrai, Alice Cornier traite quelques ensembles de fragments provenant de la cathédrale, de l'abbaye Saint-Géry au Mont-des-Bœufs et de l'abbaye Saint-André du Cateau. Sa communication prenait place après le renouvellement de la muséographie du parcours Beaux-Arts du musée en 2018 et à l'aube de l'écriture du Projet scientifique et culturel du musée.

Ces collections posent de nombreux problèmes de stockage en raison de l'encombrement de certaines pièces. Les questions d'accessibilité sont donc une préoccupation commune des contributeurs de ces actes. Nicolas Dessaux introduit trois collections dont la direction du patrimoine de la ville de Lille est dépositaire ; il s'agit des éléments issus des fouilles de la collégiale Saint-Pierre de Lille, de l'abbaye de Marquette et d'un ensemble dit « des façades lilloises » qui proviendrait de maisons privées de l'ancien quartier Saint-Sauveur. Ces trois ensembles, dont les pièces sont les derniers vestiges d'un remarquable patrimoine disparu, sont hélas aujourd'hui presque inaccessibles.

Ces difficultés seront en partie résolues par l'emploi de technologies numériques évoquées en marge de quelques projets. Sandrine Conan le démontre à Vaucelles par l'emploi d'une base de données enrichie de documentation, de relevés et de numérisations par photogrammétrie. Hélène Agostini et Laetitia Dalmau, avec la collaboration de Laurent Wilket, attirent notre attention sur les travaux de photogrammétrie et de *Reflectance Transformation Imaging* (RTI) menés au centre de conservation et d'étude du Pas-de-Calais à Dainville. Ce second dispositif, moins connu, consiste à produire des images dotées d'un éclairage interactif à l'aide d'un dispositif de « dôme » lumineux ou de boules réfléchissantes, *highlight*. L'article présente les avantages respectifs de ces deux techniques de numérisation en prenant comme cas d'étude les lapidaires de Saint-Martin d'Hardinghem et de l'abbaye du Mont-Saint-Éloi.

La conclusion de L. Barragué-Zouita résume l'ensemble des problématiques communes aux dépôts présentés dans ces actes. Leur apport pour la connaissance des échanges culturels, matériels et techniques n'est plus à démontrer, mais leur

étude et leur gestion se posent comme des défis à relever. En effet, si les précédentes communications témoignent du regain d'intérêt des acteurs de la protection du patrimoine pour ces collections ces dix dernières années, un travail important reste encore à mener pour les valoriser. La plupart des contributeurs exposent un état en cours, voire mis en attente, de leur étude. Une tâche importante d'identification des pièces et de contextualisation de ces dépôts reste à accomplir et à étendre à d'autres espaces. On ne peut ainsi qu'espérer un quatrième volume, aussi riche que ces présents actes.

Hugo Dehongher

1. Philippe Arraguas, « Delphine Hanquez (éd.), *Regards sur les dépôts lapidaire de la France du Nord...* », *Bulletin Monumental*, t. 171, n°3, 2013, p. 272-273.

2. Guillaume Lassaunière, « Nord – Seclin. Les maisons canoniales du chapitre Saint-Piat entre le XIII^e et le XVI^e siècles », *Bulletin monumental*, t. 184, n°1, 2024, p.70-74.

Jardin

Matthieu DEJEAN et Perrine GALAND-WILLEMIN, Chanteloup, the Renaissance garden of the Villeroys – An initiation to Humanism, Genève, Droz, 2022, 24 cm, 352 p., 123 fig. en n.& bl. et en coul. – ISBN : 978-2-600-06230-5, 59, 50 €.

(Collection « Ars longa » n°9)

Les œuvres disparues sont-elles condamnées à disparaître de l'histoire de l'art ? *A priori* non, mais force est de constater que des ouvrages insignes et photographiés, mais détruits au cours du XX^e siècle, comme le Christ au Mont des Oliviers, du Caravage, ne sont pratiquement plus mentionnés dans les publications actuelles. Certains historiens ayant avancé que, finalement, l'histoire pouvait se réduire à l'historiographie, l'histoire de l'art peut-elle se résumer aux œuvres qui subsistent ? Le livre de Matthieu Dejean et Perrine Galand-Willemen apporte à cette question un démenti brillant, en remettant en avant un jardin dont on ne gardait qu'un souvenir en creux. Ainsi les deux auteurs font-ils revivre et comprendre l'ancien jardin du château de Chanteloup, près d'Arpajon, qui fut l'un des plus originaux et célèbres établis en France dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Créé par

BIBLIOGRAPHIE

Jean de Neufville entre 1560 et 1570 – puis manifestement complété jusqu'à sa mort en 1597 – il accompagnait une demeure modeste agrandie autour d'un noyau médiéval. Négligé ou passé de mode dès le début du XVII^e siècle, il ne reste de ce jardin que son emprise, mais sa notoriété lui fit bénéficier de plusieurs descriptions, évocations ou mentions de l'époque, que le livre a le mérite de publier *in extenso* et qui permettent de retrouver ses principales composantes. La partie du jardin qui retint l'attention du temps commençait après un parterre de broderies traditionnel, disposé au pied du château, et au côté d'un large étang artificiel orné d'un pavillon. Elle consistait en un parcours boisé rassemblant une cinquantaine de lieux où se succédaient des cabinets verts, une « maison de la Fortune » et des figurations en topiaires des dieux de l'Olympe et des *Métamorphoses* d'Ovide. S'y égrenaient également des automates en cuivre peint mettant en scène les Travaux d'Hercule et la Forge de Vulcain, des architectures de lierre, un hippodrome et un amphithéâtre de verdure, ainsi que des statues en bois peint. On y trouvait enfin des évocations de monuments antiques – le mausolée d'Halicarnasse, le Circus maximus, un « Trophée de Marius » – des arbres méditerranéens et une fontaine représentant un globe terrestre, avec ses mers, ses continents, ses montagnes et ses rivières. Ces espaces et décors, essentiellement constitués de végétaux, étaient accompagnés de cartels latins, selon une pratique tirée du Moyen Âge et qui perdura jusqu'au labyrinthe de Versailles. Le jardin apparaissait donc comme une immense promenade déclinant les évocations antiques ; une sorte de parc à thème érudit, qui ne prenait son sens que dans une fréquentation ouverte à d'autres que son propriétaire.

Aucun plan ou dessin ancien du jardin n'ayant été conservé, toute restitution à partir de textes se heurte évidemment au risque de l'interprétation, voire de la surinterprétation, mais mieux vaut cette audace que l'oubli. Faut-il voir dans ce jardin une œuvre s'inscrivant dans la culture néo-stoïcienne de son propriétaire, comme le propose Emmanuel Lurin dans son introduction ? C'est possible mais, à la suite d'Ernst Kris, on pourrait également y voir une curiosité protéiforme du monde, une sorte de cabinet des merveilles naturelles, plus

aristotélicien que platonicien. En tout état de cause, et E. Lurin le souligne bien, Chanteloup était une œuvre exceptionnelle par l'ampleur et la multiplicité de ses aménagements, mais qui relevait pleinement du paysage intellectuel et jardiné de la France des derniers Valois.

Au-delà de la redécouverte de Chanteloup, dans son ambition territoriale comme dans sa diversité narrative, les auteurs consacrent plusieurs chapitres aux autres jardins de la famille de Neufville, à la diffusion des modèles maniéristes et à l'art topiaire qui prit une place considérable dans les jardins européens de la seconde moitié du XVI^e siècle. Le livre rassemble donc une rare documentation sur les jardins de cette période. Le seul regret que l'on peut exprimer est celui d'une publication en anglais qui limitera sa diffusion mais qui reflète, malheureusement, l'indigence dans laquelle l'histoire de l'art des jardins est tombée en France depuis plus de quarante ans. Avec un premier et bel ouvrage, Matthieu Dejean et Perrine Galand-Willemen contribuent donc, de manière bienvenue, au renouveau de ce domaine.

Jacques Moulin

Tapisserie

Étienne VACQUET et Estelle GÉRAUD (dir.), *Parures de fêtes : Splendeurs des tapisseries des collections de Saumur, Gand*, Éditions Snoeck / Ville de Saumur, 2020, 29,6 cm, 335 p., fig. en coul. – ISBN : 978-94-6161-585-5, 29,50 €.

À l'automne 2019 s'est tenue à l'abbaye royale de Fontevraud une exposition présentant au public trente-six tapisseries issues d'un ensemble patrimonial remarquable en France : la collection de tapisseries de la ville de Saumur, constituée de plus d'une soixantaine de pièces protégées au titre des Monuments historiques et couvrant, du XV^e au XX^e siècle, cinq cents ans d'histoire et de création dans l'art de la tapisserie.

Fruit d'un engagement collectif, la publication, quasi parallèle, du catalogue raisonné du fonds, sous la direction scientifique d'Étienne Vacquet, chef de la conservation départementale du patrimoine de Maine-et-Loire et d'Estelle Géraud, conservatrice du château-musée

de Saumur, couronne près de vingt-cinq années de travaux d'étude, de conservation et de restauration menés dès le début des années 1990, notamment grâce au soutien scientifique, technique et financier de l'État, de la DRAC des Pays de la Loire et du département de Maine-et-Loire.

La collaboration de plusieurs spécialistes, universitaires et conservateurs (P. Charron, université de Tours/Centre d'études supérieures de la Renaissance, F. de Loisy, musée Jean Lurçat et de la Tapisserie d'Angers, C. Mathurin, Drac des Pays de la Loire, I. de Meüter, musée du Cinquantenaire de Bruxelles et N. de Reyniès, conservatrice générale honoraire du patrimoine) renforce encore la valeur de ce volume offrant, outre une analyse détaillée du corpus, la possibilité d'une lecture plus accessible et généraliste sur la technique, son histoire et ses spécificités.

Les préfaces et avant-propos de la partie introductive rappellent les circonstances qui ont conduit au lancement de ce vaste chantier : malgré la réputation du fonds et l'exposition de certaines pièces lors d'évènements marquants (tels que l'Exposition universelle de Séville en 1992), l'état de conservation inquiétant de l'ensemble mobilisa la ville de Saumur et les instances administratives, départementales et régionales.

Deux sous-parties inscrivent ensuite, par des exemples choisis, la collection de Saumur dans un panorama plus général de l'histoire de la tapisserie, au Moyen Âge d'abord, puis aux époques moderne et contemporaine. Les auteurs expliquent ainsi quels usages ont présidé, à partir du XIV^e siècle, à l'essor de cette technique dans le royaume de France et en Flandre, sous l'impulsion de commandes royales et aristocratiques. Plusieurs centres de production s'illustrent alors dans le tissage de vastes décors, aussi bien religieux que profanes : hagiographies, histoires bibliques, épisodes mythologiques, scènes de l'histoire antique gréco-romaine ou représentations symboliques... Sous l'angle de la mise en œuvre sont abordées les différentes étapes de la réalisation d'une tapisserie, processus complexe où interviennent différents acteurs – cartonniers, lissiers ou marchands. Cette analyse marque d'emblée les contours d'une problématique fondamentale en la matière : celle de l'attribution. Identifier un

atelier ou encore l'artiste auteur du modèle originel, dans le cadre d'une histoire mouvante qui répond aussi à l'évolution des frontières, s'avère une véritable gageure dans le domaine de la tapisserie. Les propositions, bien qu'argumentées et étayées par les rapprochements stylistiques, ne peuvent bien souvent dépasser le stade de l'hypothèse en l'absence de sources écrites.

Un schéma général de l'évolution de la production en Europe de 1530 à la fin du XVII^e siècle complète cet état de la recherche : les Pays-Bas du Sud (Bruxelles, Anvers, Bruges, Enghien, Audenarde...), Paris, Fontainebleau, Beauvais, Tours, Aubusson, Amiens, les ateliers de la Marche, le duché de Lorraine, ou encore l'Italie et plusieurs cités allemandes, apparaissent, entre autres, comme les centres et manufactures les plus réputés de la période bien qu'ils ne soient pas tous représentés à Saumur, où figurent davantage de pièces françaises et flamandes. Une pièce plus récente clôture la collection : une commande de la ville réalisée sur un modèle de Jean Lurçat en 1959 et aujourd'hui exposée dans une école maternelle de Saumur.

Le chapitre suivant évoque plus en détail les aspects qui singularisent la collection des tapisseries de Saumur : la provenance cultuelle d'une grande part d'entre elles, l'histoire de la collection elle-même, l'existence d'œuvres tourangelles et le déroulement du chantier de restauration. Le titre du catalogue, « Parures de fêtes », rappelle la vocation décorative exceptionnelle de ces ensembles, présentés lors de rituels ou de fêtes. Ce lien est plus que jamais vivace puisque, malgré les péripéties religieuses et politiques, certaines des pièces ornent encore aujourd'hui, de façon alternée, les églises de la ville, lorsqu'elles ne sont pas déposées dans l'enceinte du château-musée de Saumur (ancienne forteresse royale transformée par le duc Louis I^r d'Anjou à la fin du XIV^e siècle).

É. Vacquet souligne ainsi, plus particulièrement en ce qui concerne les cinquante-deux tapisseries des « églises, couvents et abbaye de Saumur et des alentours », l'existence d'une documentation, précieuse bien que sporadique. En dépit des disparitions, plusieurs commandes ont ainsi pu être mises en lien avec les pièces subsistantes, telle que la *Vocation de saint Pierre*, tissée vers 1535-1538 pour

la confrérie de Saint-Sébastien de l'église Saint-Pierre de Saumur, l'important ensemble en sept parties de la *Vie de saint Florent et de saint Florian*, don de l'abbé Jacques Leroy de Chavigny en 1524 pour le cœur de l'abbatiale de Saint-Florent aujourd'hui détruite, ou encore la tenture de la *Vie de la Vierge* commandée par la fabrique de l'église Notre-Dame de Nantilly vers 1619. Fait rare, et sujet d'un texte individuel, Saumur conserve plusieurs pièces issues de la production tourangelle du XVI^e siècle, difficilement identifiables mais, dans le cas présent, attestées dans les archives.

Sur le fil chronologique, l'auteur retrace l'état du patrimoine lissier de la ville en 1790-1792, puis les vicissitudes matérielles et la désaffection subies par ces tapisseries. Celles-ci seront finalement amenées à connaître, à la fin du XIX^e siècle, un regain d'intérêt et le financement par l'État de plusieurs restaurations d'ampleur, aboutissant à la protection de la grande majorité d'entre elles au titre des monuments historiques en 1897 et 1904.

L'étude experte souligne, en filigrane, tout ce qu'implique la conservation et la restauration de ce type d'œuvre particulièrement fragile, qu'il s'agisse du tissage, des colorants ou des interventions opérées. Un dernier essai détaillé, en préambule aux vingt-et-une notices détaillées du catalogue proprement dit (plusieurs des soixante-deux pièces appartenant à une même tenture et formant des ensembles logiques), la genèse technique, étape après étape, du remarquable chantier de restauration qui s'étendit entre 1993 et 2017. Elle évoque le lien fort qui unit la tapisserie à l'histoire de l'Anjou, où sont conservées dans ses églises et musées de nombreuses pièces tissées d'exception, parmi lesquelles la célèbre tenture de *l'Apocalypse* (1376-1382), chef-d'œuvre d'une qualité extrême aux dimensions hors norme (103 m de long), inscrite depuis le 18 mai 2023 au registre Mémoire du monde de l'UNESCO.

Sur la base de cette campagne et grâce aux investigations des auteurs, des ensembles ont pu être recomposés intellectuellement, stylistiquement et historiquement. Chaque notice propose un cartel détaillé identifiant, autant que possible, le lieu et la date de la fabrication de la pièce ou tenture, l'auteur du modèle et l'antériorité des expositions, avant d'approfondir au sein d'un commentaire la

composition, l'historique, le sujet et l'iconographie représentée.

De la *Chasse au faucon*, tissée vers 1440-1450, à la *Selva* de Jean Lurçat réalisée à Aubusson en 1959, en passant par les *Anges porteurs des instruments de la Passion* datant de la fin du XV^e siècle ou la tenture des *Enfants jardiniers* tissée par la manufacture des Gobelins après 1717, la collection saumuroise témoigne, par son étendue chronologique et ses thématiques diverses, religieuses et profanes, de l'extrême richesse de cette production du Moyen Âge à nos jours. L'existence de sources écrites a permis de restituer précisément l'histoire de certains de ces décors tissés et de faire surgir, pour la période ancienne, le travail d'ateliers mais aussi d'artistes réputés, parmi lesquels le Maître du Champion des dames, Nicolas d'Ypres ou Gauthier de Campes.

Dans cette démarche de rigueur et d'exhaustivité, ce catalogue rejoint plusieurs collections françaises et internationales dont les publications, ces dernières années, ont encore affirmé la place de la tapisserie au rang des techniques d'exception profondément enracinées dans l'histoire des arts décoratifs. Ces études montrent la profusion iconographique de ces œuvres, étroitement liées à l'évolution du style et à l'expansion de la gravure à travers toute l'Europe, mais aussi la complexité des modes de fabrication et l'importance de l'artiste dans la réalisation des modèles. Elles font également apparaître des circuits pluriels dans l'organisation de la production, du Moyen Âge à l'Époque moderne. À ce titre, cet ouvrage constitue indubitablement une référence laissant espérer de nouvelles découvertes et perspectives de recherche dans le domaine.

Pauline Juppin

Orfèvrerie

Neil STRATFORD, *La Coupe de sainte Agnès* (France-Espagne-Angleterre), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2022, 24 cm, 175 p., 127 fig.- ISBN : 978-2-87754-681-2, 35 €.

De son histoire ancienne partagée entre France, Espagne et Angleterre, ce joyau entré au British Museum en 1892 a conservé en France le nom de *Coupe de*

sainte Agnès en référence aux huit scènes, chefs-d'œuvre de l'émaillerie française du XIV^e siècle, qui en ornent le corps et le couvercle, tandis que les Britanniques lui préfèrent le nom de Royal Gold Cup en l'honneur des souverains anglais qui l'ont possédé. Le livre de Neil Stratford, riche d'une expérience acquise au fil de ses vingt-trois années au Department of Medieval and Later Antiquities du British Museum, va bien au-delà d'une monographie de synthèse en explorant systématiquement tous les aspects d'un objet d'art apparemment bien connu, mais particulièrement complexe.

Dans son état actuel, étudié au chapitre 1, la *Coupe de sainte Agnès*, haute de 23,5 cm, d'un diamètre de 17,2 cm, se présente comme une coupe d'or évasée dotée d'un couvercle et montée sur un haut pied circulaire évasé. En 1977, à la faveur d'un démontage, il est apparu que ce pied fut réhaussé entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle par l'ajout d'une bague émaillée de « roses Tudor » qui a modifié définitivement la forme d'origine de l'objet (restituée p. 92, fig. III-2 et III-3). Depuis toujours, la célébrité de la coupe lui vient de ses extraordinaires émaux champlevés translucides dits « de basse taille » où sont particulièrement mis en valeur huit épisodes de l'histoire de la jeune vierge et martyre sainte Agnès et de sa sœur, sainte Emérentienne, accompagnés d'inscriptions et d'un décor d'opus punctile (poinçonné) de feuillages et d'oiseaux d'une finesse extrême. Plusieurs cahiers de macrophotographies (p. 28-48) en livrent des détails insoupçonnés : regards et interactions des personnages (Agnès et son agneau), richesse et expressivité de leur gestuelle, infimes détails (comme le contenu de la boîte à bijoux ou la présence de l'hostie dans le ciboire), précision extrême de la pose des émaux. La palette exceptionnelle des émaux (neuf teintes, sans compter le blanc et le noir) désigne un émailleur virtuose qui, en particulier, a largement utilisé ce fameux « rouge clair », si difficile à obtenir, « l'une des principales gloires de la coupe de sainte Agnès ». Il faut rendre

hommage aux qualités pédagogiques de N. Stratford qui livre ici une synthèse remarquable sur les techniques de coloration et de décor de la coupe sainte Agnès, fondée sur ses propres observations, sa connaissance parfaite du corpus de référence et les plus récentes analyses scientifiques (chapitre 4).

L'histoire de l'objet a passionné l'auteur, à juste titre car la confrontation de sources inédites en a levé les dernières zones d'ombre qui se situaient au XIX^e siècle. C'est pourquoi cette histoire est relatée à rebours, d'une manière originale, un peu surprenante et qui pourra dérouter des lecteurs néophytes (chapitres 2 et 3). Mais la « réapparition de la coupe », introduite par la rencontre fortuite en 1883, en gare de Bordeaux, entre un marchand de vins et l'envoyé d'un couvent de clarisses espagnoles, se lit comme un roman. Chargé par l'abbesse de Medina de Pomar de négocier la coupe, l'envoyé fait le tour des plus grands amateurs parisiens (Spitzer, Basilewsky, Soltykoff, Fould, Darcel, Edmond du Sommerard). Se joue alors le scénario bien connu de la méfiance collective à l'égard d'un objet exceptionnel et jamais vu, qu'on qualifie de « byzantin du temps de Louis-Philippe ». Seul le baron Jérôme Pichon se risque à l'achat (négocié à la baisse au prix de 9 000 francs) et sous le feu de critiques unanimes, entreprend des recherches. La piste le mène au présent offert en 1604 par le roi Jacques I^r d'Angleterre au duc de Frias, diplomate espagnol, et à la donation faite par ce dernier en 1618 au couvent de Medina de Pomar.

Cette première provenance érige alors le pseudo-byzantin en trésor anglais. Les recherches, outre-Manche, remontent jusqu'à la présence de la coupe dans l'inventaire royal de 1449. Pichon ne résiste pas aux propositions du marchand Samson Wertheimer. Achetée en 1891 au prix de 8 000 £, la *Coupe de sainte Agnès* rejoint dès l'année suivante les collections du British Museum grâce à une campagne de financement collective inédite.

À cette date, les Français avaient déjà trouvé dans l'inventaire de Charles V en 1380 « ung hanap d'or à couvescle, esmaillé de la vie de sainte Agnès », mais son poids – 6 marcs – était inexplicablement trop bas (rappelons qu'il est justifié par les modifications ultérieures de l'objet). Peut-être poussé par l'appât du gain Pichon s'est-il dessaisi trop vite de son trésor ? À peine avait-il vendu la coupe que Léopold Delisle, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale, put établir que Jean de Berry l'avait offerte en 1391 à son neveu le roi Charles VI. En somme, les péripéties de cette redécouverte de la coupe de sainte Agnès offrent une belle illustration de la différence entre le temps du marché et le temps de la recherche.

Un chapitre particulièrement développé (chapitre 4) est consacré au développement iconographique des cultes de sainte Agnès et de sa sœur depuis l'époque de Dioclétien, mais on peut regretter que l'auteur ne l'ait pas disposé à la suite du premier chapitre de son livre où il aurait éclairé les scènes émaillées. Il est vrai que sa problématique (« pourquoi sainte Agnès ? ») mène à confirmer qu'il s'agit bien d'une iconographie très présente chez le roi Charles V, né un 21 janvier, jour de la fête de sainte Agnès, et nourri des récits de Jacques de Voragine. Il y a là un élément fondamental pour l'argumentation du livre de N. Stratford qui s'achève par la question de la datation de la coupe (chapitre 6). Faute d'une chronologie fine de l'histoire des émaux, l'auteur s'est orienté vers le corpus des enluminures contemporaines. Son expérience, sa sensibilité, l'acuité de son regard nous mènent ainsi jusqu'aux années finales du règne de Charles V, vers 1375-1380, et accréditent l'hypothèse d'un présent commandé par Jean de Berry pour son frère mais, en raison de la mort du roi, offert à son neveu Charles VI.

Michèle Bimbenet-Privat

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

- Redécouverte d'une aula d'un hôtel patricien du XIV^e siècle à Metz. L'hôtel de Heu*, par Antoine Lacaille..... 203

- Du château de Berny à la chapelle de Marines : Louis Métézeau et le chancelier de Sillery*, par Étienne Faisant..... 223

- Louis Le Vau, le Bernin et l'hôtel de Lionne à Paris*, par Clémence Pau..... 241

MÉLANGES

- La Crucifixion dans l'émaillerie mosane. À propos d'une plaquette inédite de collection privée*, par Philippe George..... 257

ACTUALITÉ

Charente

- Confolens. Étude de la façade de la « maison du duc d'Épernon »* (Clément Letor)..... 265

Charente-Maritime

- Montils. Église Saint-Sulpice* (Émeline Marot)..... 269

Lot

- Cahors. 121, rue Fondue Haute : une demeure médiévale en forme de tour, à décors peints (1321-1326d)* [Anaïs Charrier]..... 273

CHRONIQUE

Ordres religieux en Pologne et en France, IX^e-XIII^e siècle

- Le paysage monastique de la Pologne médiévale* (Tomasz Węsławowicz)..... 279

- Saint-Émilion, un couvent de mendians dans tous ses états* (Pierre Garrigou Grandchamp).... 280

Vie de saints et reliques

- Sainte Odile, une rare représentation contemporaine de sa vie et de la translation de ses reliques* (Edina Bozoky)..... 281

Urbanisme et architecture

- Le renouveau des Arts à Strasbourg, 1560-1600* (Jean Wirth)..... 282

- Le château de Creil (Oise) : une découverte, une méthode, une histoire* (Françoise Boudon).... 283

Peinture – XVI^e siècle

- Peintres et commanditaires en Auvergne et Bourbonnais vers 1500 : propositions récentes* (Elliot Adam)..... 284

Influences architecturales, XIX^e et XX^e siècles. Italie, Turquie

- Un architecte européen à Istanbul* (Françoise Hamon)..... 286

Défense du Patrimoine

- Combler le vide : une exigence salutaire pour les demeures historiques* (Marc Sanson)..... 287

BIBLIOGRAPHIE

Urbanisme

- Philippe Araguas, *D'Ausone à Montaigne. Bordeaux au Moyen Âge, la ville et ses monuments* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 288

- Simon Texier (dir.), *L'université construit la ville. Architectures de l'Université de Picardie Jules-Verne* (Jacques Moulin)..... 288

Architecture civile et religieuse

- Pierre Garrigou Grandchamp et Maurice Scellès (dir.), *Demeures du Moyen Âge dans le Lot* (Jean Mesqui)..... 290

- Günther Buchinger (dir.), *Die Gozzoburg. Das Haus des Stadtrichters in Krems* (Pierre Garrigou Grandchamp)..... 291

- Marc Sanson, *L'église Notre-Dame du bout des Ponts, Amboise. Histoire, architecture et mobilier* (Jean Mesqui)..... 292

Castellologie

- Philippe Durand (dir.) et Jean-Claude Drouot (préf.), *Le château du Cheylard (commune d'Aujac, Gard) « sentinelle des Cévennes »* (Nicolas Faucherre)..... 293

- Nicolas Bru (dir.), *Du castrum au castellas. Châteaux abandonnés du Moyen Âge dans les garrigues et piémonts de l'Hérault* (Jean Mesqui) 293

Collections lapidaires

- Delphine Hanquiez (dir.), *Fragments d'architecture. Les collections lapidaires de la Flandre, de l'Artois et du Cambrésis* (Hugo Dehongher)..... 294

Jardin

- Matthieu Dejean et Perrine Galand-Willemen, *Chanteloup, the Renaissance garden of the Villeroys – An initiation to Humanism* (Jacques Moulin)..... 295

Tapisserie

- Étienne Vacquet et Estelle Géraud (dir.), *Parures*

<i>de fêtes : Splendeurs des tapisseries des collections de Saumur</i> (Pauline Juppin).....	296	RÉSUMÉS	299
Orfèvrerie		LISTE DES AUTEURS	302
Neil Stratford, <i>La Coupe de sainte Agnès</i> (Michèle Bimbenet-Privat).....	297		

Imprimé en France
par Corlet imprimeur
14110 Condé-en-Normandie
N° d'imprimeur : DI2407.0117
Dépôt légal : septembre 2024

LISTE DES AUTEURS

Elliot ADAM, docteur en histoire de l'art médiéval, Sorbonne Université – Centre André Chastel (UMR 8150) ; **Michèle BIMBENET-PRIVAT**, conservateur général honoraire au département des Objets d'art, musée du Louvre ; **Françoise BOUDON**, ingénieur de recherche honoraire, CNRS ; **Edina BOZOKY**, maître de conférences émérite en histoire médiévale, université de Poitiers ; **Anaïs CHARRIER**, chargée d'Inventaire-archéologue du bâti, direction du patrimoine de la ville de Cahors ; **Hugo DEHONGHER**, doctorant en histoire de l'art, université de Lille ; **Étienne FAISANT**, chercheur associé, centre André-Chastel ; **Nicolas FAUCHERRE**, professeur émérite, université d'Aix-Marseille ; **Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP**, général de corps d'armée (Armée de terre), docteur en histoire de l'art et archéologie ; **Philippe GEORGE**, chercheur indépendant, Liège ; **Françoise HAMON**, professeur honoraire, université de Paris IV-Sorbonne ; **Pauline JUPPIN**, assistante de conservation, musée des Arts Décoratifs ; **Antoine LACAILLE**, archéologue Inrap Grand-Est ; **Clément LETOR**, archéologue du bâti (Atemporelle) ; **Émeline MAROT**, archéologue du bâti (Atemporelle) ; **Jean MESQUI**, ingénieur général des Ponts et Chaussées, docteur ès Lettres ; **Jacques MOULIN**, architecte en chef des Monuments historiques ; **Clémence PAU**, docteure en histoire de l'art, Sorbonne université (histoire de l'architecture moderne et contemporaine), ATER à Sorbonne Université, Centre André Chastel (Paris) ; **Marc SANSON**, conseiller d'État honoraire ; **Tomasz WECLAWOWICZ**, professeur, université Andrzej Frycz Modrzewski de Cracovie ; **Jean WIRTH**, professeur émérite, université de Genève.

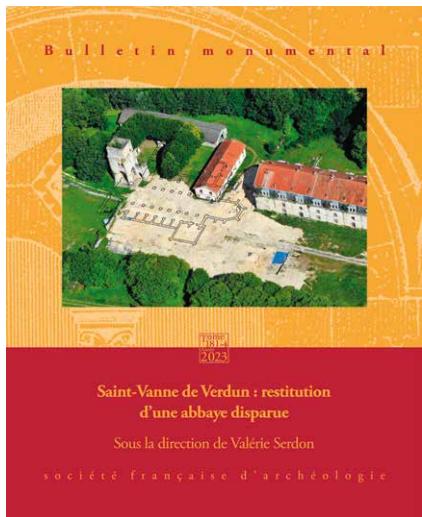


Les autres publications de la SFA sont également disponibles en vous adressant directement à la SFA

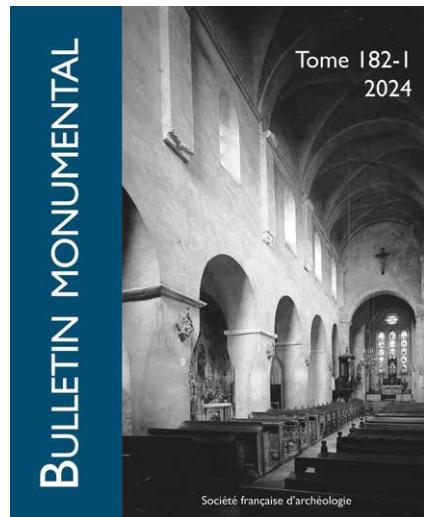
<https://www.sfa-monuments.fr/>

ou auprès de notre distributeur : les éditions Faton
<https://www.faton.fr/editions/sfa/>

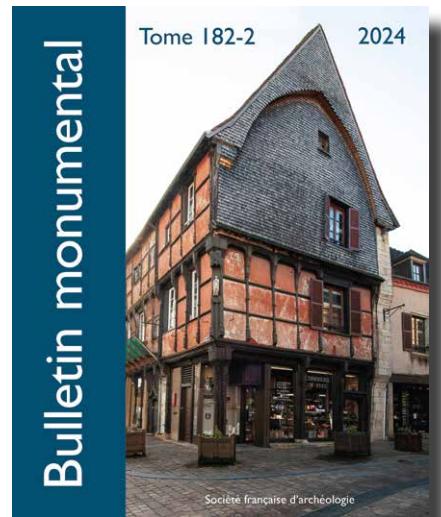
Numéros précédents du Bulletin monumental



22 x 27 cm
115 pages
78 illustrations en noir et blanc et en couleur
ISBN : 978-2-36919-203-9
Parution : décembre 2023
Prix : 25 €



22 x 27 cm
104 pages
112 illustrations en noir et blanc et en couleur
ISBN : 978-2-36919-205-3
Parution : mars 2024
Prix : 20 €



22 x 27 cm
96 pages
80 illustrations en noir et blanc et en couleur
ISBN : 978-2-36919-206-0
Parution : juillet 2024
Prix : 20 €

Bulletin monumental | Tome 182-3 | 2024

| Revue trimestrielle consacrée au patrimoine monumental
du haut Moyen Âge à nos jours |

Redécouverte d'une *aula* d'un hôtel patricien du XIV^e siècle à Metz.

L'hôtel de Heu

Antoine Lacaille

Du château de Berny à la chapelle de Marines : Louis Métézeau et le chancelier de Sillery

Étienne Faisant

Louis Le Vau, le Bernin et l'hôtel de Lioneer à Paris

Clémence Pau

Mélanges – La Crucifixion dans l'émaillerie mosane. À propos d'une plaquette inédite de collection privée

Philippe George

Actualité

Chronique

Bibliographie



ISBN : 978-2-36919-207-7



20 €

<https://www.sfa-monuments.fr/>